

# ANSELME BOIX-VIVES,

## GÉNIE DES ALPAGES

Non revendiqué par l'Art brut, l'œuvre fulgurant et météorique de l'ancien berger catalan à la retraite Anselme Boix-Vives explose toutes les catégories. Après une rétrospective universelle à la Halle Saint Pierre en 2009, le musée des Beaux-Arts de Chambéry replace les paradis lunaires de ce génie des alpages dans leur milieu naturel : des montages aux étoiles.

■ PAR EMMANUEL DAYDÉ

---

### *Anselme Boix-Vives*

Musée des Beaux-Arts de Chambéry  
Du 25 novembre 2017 au 11 mars 2018  
Commissariat : Jean-François Chevrier

---

« Certains disent que ma peinture est lunaire et naïve », avouait Anselme Boix-Vives en 1963. « Moi, je pense que lorsque j'étais berger, je couchais dehors, et je regardais la lune. J'imaginai qu'elle était peuplée de gens ressemblant à ma peinture. » Quand on sait que l'œuvre de Boix-Vives, auteur par ailleurs d'un plan d'organisation mondiale utopiste *La Paix par le travail - Du nouveau sur la planète*, se conclut en 1969, quelques mois avant que Neil Armstrong ne marche effectivement sur la Lune, pourquoi ne pas retenir ce qualificatif de « lunaire » pour caractériser sa propre conquête spatiale dans l'univers des formes ? Inventeur d'un nouvel espace, où la figuration se conçoit comme une abstraction, où les lois de la perspective traditionnelle s'abolissent dans une chronochromie qui hachure le temps en différentes couleurs et où l'inspiration jaillissante se modèle sur la germination – ou la « fulmination » – de la nature, Boix-Vives a effectivement pratiqué une peinture interstellaire, des montages aux étoiles. Quant au qualificatif de naïf, Jean-François Chevrier, commissaire de l'exposition de Chambéry qui, lorsqu'il a découvert l'œuvre de l'artiste, a cru que le mot « naïveté » s'imposait à son propos, a dû finalement convenir que celui-ci ne tenait pas, face à l'incroyable expérimentation dont elle fait preuve. Misérable valet de ferme devenu commerçant enrichi, exempt non pas de culture mais d'ensei-

gnement, ce Savoyard universel, qui peint près de 2 400 œuvres à la retraite, durant les 8 dernières années de sa vie, en inventant ses propres règles, relèverait plutôt de l'Art brut – comme le revendique le carton d'invitation de son exposition à Moûtiers en 1964. L'année précédente, Jean Dubuffet a redéfini son invention ainsi : « Des œuvres ayant pour auteurs des personnes étrangères aux milieux intellectuels, le plus souvent indemnes de toute éducation artistique, et chez qui l'invention s'exerce, de ce fait, sans qu'aucune incidence ne vienne altérer leur spontanéité. » Mais lorsqu'en allant filmer Boix-Vives chez lui en 1969, Alfred Bader découvre un « homme simple, honnête et bon », qui n'a rien du « farfelu dérangé mentalement », le psychiatre doit renoncer à son entreprise initiale, à savoir la psychopathologie de l'expression d'un cas délirant. Bien que les habitants de Moûtiers, en Savoie, se moquent de lui lorsqu'il expose ses premières gouaches en 1962 dans son grand magasin de primeurs vide, cet artiste hors-normes a été presque immédiatement remarqué par l'intelligentsia. Le critique d'art Guy Selz présente ses premières œuvres, à peine sèches, à André Breton. Séduit par « la spontanéité, l'élan, la fraîcheur » de ses gouaches, le pape du Surréalisme en reproduit une en couverture de *La Brèche*. L'arrachant à tout embrigadement surréaliste, Denise Breteau, qui va faire connaître Étienne-Martin jusqu'aux États-Unis, incorpore le « jeune » peintre de Moûtiers dans ce qu'elle appelle « le testament d'Apollon ». Tandis que Val d'Isère souligne l'ibérité de l'artiste en l'exposant

*Salut*, 1969, ripolin et feutre sur carton.  
Collection particulière.







*Le Bouquetin et ses amis. 1965, gouache et feutre sur carton. Collection particulière.*



*Portrait d'Anselme Boix-Vives dans son atelier. Photographie. Collection particulière.*

aux côtés de Dalí, Harald Szeemann, qui se passionne déjà pour l'art des malades mentaux – mais n'a pas encore monté sa célèbre exposition *Quand les attitudes deviennent formes* –, accroche 56 de ses gouaches en vis-à-vis de Louise Nevelson à la Kunsthalle de Berne en 1964. Pour le célèbre curateur suisse, Boix-Vives a choisi, de la même façon que les artistes de l'Arte Povera ou que son ami Joseph Beuys, de « vivre dans sa tête ». Loin d'être l'idiot du village que l'on croit – pas si bête d'ailleurs si l'on s'en réfère à sa réussite commerciale –, ce peintre de l'aménagement du monde est un dynamiseur d'espace, qui inscrit le vivant au cœur d'un paradis lunaire frénétique de couleurs comme Van Gogh, sauvage de formes comme Gauguin et plein de dragons intérieurs comme Niki de Saint-Phalle. Le peintre CoBrA Corneille en a le premier l'intuition lorsqu'il écrit en 1966, lors d'une présentation à New York du « *first one-man show in the USA* » de Boix-Vives, qu'il a découvert « les jardins du paradis de ce sauvage émerveillé, dans le voisinage de la place Saint-Sulpice, qui est remplie de tableaux religieux sombres ». À la manière d'un Rouault déculpabilisé, l'exultation

panthéiste de la couleur chez Boix-Vives pourrait bien faire de ses descentes d'anges une sorte d'extase mystique. À l'instar de Messiaen – autre « Français des montagnes » en adoration devant la création – qui s'appuie sur les chants d'oiseaux pour réinventer des musiques colorées de vie et de mort, les éclatantes *Turangalîla-Symphonies* et autres *Visions de l'Amen* de Boix-Vives retrouvent la démesure de l'art fleuri, expansif et envahissant des chapelles baroques de la Tarentaise. Tandis que les multiples versions barbares de la *Mise au tombeau* s'inspirent directement d'un groupe polychrome sculpté du XVI<sup>e</sup> siècle de l'église de Moûtiers, *L'Homme lunaire* surgit encadré par deux arbres de vie, semblables aux colonnes torsées ébouriffées de feuilles de vigne et de grappes de raisins que l'on peut voir dans le grand décor rococo de Notre-Dame des Vernettes. Quant à la géométrie primitive des fresques romanes catalanes, leur raideur frontale sacrée statufie littéralement la face blafarde du *Curé de montagne très noble*, tel le terrible *Christ Pantocrator* de Sant Climent de Taüll. S'il n'a rien d'un régionaliste, Boix-Vives n'en exalte pas



*Les Fruits et les oiseaux.*  
1963, gouache sur carton. Collection particulière.

moins un chant du ciel ancré dans le sol. Au moment où la Catalogne exprime violemment ses velléités d'indépendance vis-à-vis de l'Espagne, il n'est pas anodin de reconsidérer l'œuvre d'Anselmo Boix-Vives à l'aune d'un certain catalanisme. Né sur les hauteurs d'Herbeset, un village du Pays valencien, et parlant le valencien, ce dialecte catalan méridional employé dans les campagnes au début du XX<sup>e</sup> siècle, Boix-Vives a eu beau se faire naturaliser Français en 1940 et adopter le nom d'Anselme Bois, il demeure profondément de culture catalane. S'il passe toute son existence en Savoie (après avoir rejoint la France à pied à l'âge de 18 ans), il épouse néanmoins une Majorquine, Marie-Louise Marquès-Llull, et consacre ses premières vacances en 1950 à retourner à Herbeset. Lorsqu'il démarre brusquement la peinture, sur les conseils de son fils Michel (pour lutter contre la dépression qui l'envahit), c'est lors d'un séjour en août 1962 à Majorque, dans la famille de sa femme – tandis que celle-ci agonise. De concert avec son fils, il peint en trois jours une vingtaine de gouaches, à l'ombre du génie tutélaire de Miró. Lui aussi marié à une Majorquine,

l'assassin proclamé de la peinture s'est réfugié aux Baléares depuis 1956, afin de se ressourcer dans ses souvenirs d'enfance. Quand bien même Boix-Vives ne semble pas avoir marqué d'intérêt particulier pour le Miromonde (à l'inverse de la peinture de Picasso, dont le caractère non fini lui inspire de l'aversion), tout son œuvre peut passer pour une transfiguration des monstres et des constellations du Catalan. Mais dans la dernière année de son existence, loin de succomber à un quelconque pathos intensifié, ce saint laïque se met à infuser de rouge et d'or toutes ses peintures ripolinées, telle une nappe de sang et de lumière qui recouvrirait sa vision. Cette invasion en deux couleurs rappelle les étranges tableaux aux motifs abstraits festonnés en rouge et jaune, auxquels son fils Michel, par analogie avec les *Flags* de Jasper Johns, aurait donné, après sa mort, le nom de *Drapeaux*. Quand on sait que le drapeau catalan serait né des quatre doigts ensanglantés du comte de Barcelone Guifred le Velu griffant un bouclier d'or avant d'expirer, peut-être peut-on s'autoriser à voir dans les ultimes feux d'artifice de Boix-Vives des créances de sang envers sa terre natale. ■

#### À LIRE

*Anselme Boix-Vives.*  
*Sous la dictée de l'ange.*  
Éditions Alain Margaron  
25 €